

Un étudiant a été très gravement blessé lors de l'évacuation très violente de Tolbiac par la police

20 avril 2018 / [Maxime Lerolle \(Reporterre\)](#)



L'évacuation de la faculté de Tolbiac, vendredi matin, s'est déroulée dans une extrême violence de la part de la police. Un étudiant, déséquilibré par un policier, est tombé de plusieurs mètres de hauteur. Il est grièvement blessé.

» *Paris, établissement universitaire de Tolbiac, reportage*

De nouvelles têtes ont investi Tolbiac. En lieu et place des habituels occupants, des CRS paraden à l'intérieur de l'enceinte, arrachant fresques, banderoles et autres traces tangibles de l'occupation qui s'y tenait depuis le 26 mars. À l'entrée du site de Paris-1, on ne trouve plus la chaleureuse porte de carton qui accueillait visiteurs de passage, militants et occupants, mais une dizaine de camions de police qui barrent complètement le trottoir.

De l'autre côté de la rue, encore abasourdis par leur évacuation violente au petit matin, une vingtaine d'occupants font cercle, assis à même le sol, entourés par quelques dizaines de sympathisants, curieux et habitants du quartier. Certains terminent leur nuit, brutalement interrompue, dans des sacs de couchage. D'autres profitent de la solidarité des riverains, qui les ravitaillent en boissons et nourriture.

Parmi les occupants, se trouve Lucas*, déjà rencontré quelques jours plus tôt. Les yeux mangés par le manque de sommeil, cet occupant de la première heure donne une autre version des faits que celle de la préfecture : « *À cinq heures du matin, les guetteurs nous ont averti de l'arrivée de la police. Il y avait 300 CRS. Ceux à l'extérieur portaient des fusils d'assaut. Ceux à l'intérieur, des tronçonneuses, des matraques et des gaseuses. Ils ont tout défoncé, et maintenant, ils nous font porter le chapeau pour les violences qu'ils ont commises.* »

Adam*, qui participait à une ronde dans les couloirs ce soir-là, confirme les dégradations matérielles : « *Quand on a entendu la police débarquer, on n'a pas eu le temps de faire grand-chose. On a cherché à fuir avec cinq autres gars, mais on s'est retrouvé coincés dans le sas des ascenseurs, derrière une porte blindée. L'un de nous connaissait le code des ascenseurs, alors on a essayé de monter le plus haut possible, vu que l'électricité était coupée. On s'est réfugié au quatrième étage, et on a attendu les flics. On les a très clairement entendus tout détruire, y compris les portes, lorsqu'ils montaient nous chercher.* »

Mais la violence ne s'arrête pas qu'aux objets. Lucas* évoque « *trois-quatre blessés, dont un grave* », chez les occupants, ainsi qu'autant d'interpellations pour « *outrage et rébellion* ». Des chiffres qui ne donnent pas la mesure du degré de violence atteint dans la nuit.

Marion*, assise aux côtés de Lucas* et qui « *formait aux premiers secours* », raconte le traitement d'un des blessés qu'elle soignait par les forces de l'ordre : « *Une personne blessée à la cheville avait fait un malaise. Je l'avais aussitôt placée en PLS [Position Latérale de Sécurité] et avec plusieurs camarades, on la protégeait de nos corps. Lorsque les flics sont arrivés avec leurs boucliers, je leur ai crié : "N'avancez pas ! On a un blessé !" Ils ont continué à avancer. Ils m'ont bousculé, m'ont fait tomber sur le blessé, l'ont piétiné. Je leur demandais d'arrêter, ils continuaient. Certains souriaient, j'en ai même vu filmer la scène. C'était le summum de la barbarie.* »

Sagaro*, occupant depuis dix jours, a lui aussi assisté à la scène, à laquelle il rajoute un détail crucial : le blessé était Noir. Pour Sagaro*, lui-même d'origine berbère, la police ciblait principalement les personnes racisées. Il mime les gestes des CRS : « *Quand t'es Français, ils te disent : "Avancez, avancez", et te laissent tranquilles. Quand t'es pas français, ils profitent que tu passes devant eux pour te mettre un poing dans le ventre. Ça fait putain de mal...* »

Sagaro* a néanmoins réussi à fuir par l'arrière, en compagnie de quelques autres occupants. L'un d'eux n'a pas eu sa chance.

Désiré*, présent depuis neuf jours, rapporte les détails de l'accident : « *On s'échappait par les toits, à l'arrière du bâtiment, pour descendre dans une petite rue à côté. Les gars de la BAC [Brigade anti-criminalité] étaient à nos trousses. Un camarade a voulu enjamber le parapet pour se laisser glisser le long du mur. Un baqueux lui a chopé la cheville. Ç'a l'a déséquilibré, et le camarade est tombé du haut du toit, en plein sur le nez. On a voulu le réanimer. Il ne bougeait pas. Du sang sortait de ses oreilles...* »

Désiré* et ses camarades ont aussitôt appelé les pompiers, « *en courant* ». Emmené par les pompiers, dans un état d'inconscience, on ne sait pas dans quel hôpital il se trouve. Quoi qu'il en soit, la rue où a eu lieu sa chute demeure barrée par la police. Désiré*, qui est allé y jeter un coup d'œil, revient, fulminant de rage : « *Les enfoirés ! Ils ont effacé toutes les traces de sang !* »

* Les prénoms ont été modifiés

Vous avez aimé cet article ? [Soutenez Reporterre.](#)

Lire aussi : [L'université de Tolbiac évacuée tôt ce matin](#)

Source : Maxime Lerolle pour *Reporterre*